
Homme invisible sur banquise*

Daniel Poliquin
Écrivain
Ottawa

Vous avez devant vous un homme invisible. Ne vous fiez pas aux apparences, elles sont trompeuses, et c'est tant mieux. Là où je vis, rien ne me distingue ; ma personne ou mon parler ne signalent jamais mon identité. Le poète Patrice Desbiens (1981) a raison d'écrire que le Franco-Ontarien est un homme invisible ; et c'est pourquoi j'ai moi-même imaginé cette allégorie de l'écureuil noir, dont on sait maintenant que c'est un rat qui a pris le costume de l'écureuil pour échapper au génocide et qui n'a gardé, de sa nature réprouvée, que la couleur du pelage et un vague accent rat inaudible pour les ignorants (Poliquin, 1994). Écureuil noir, homme invisible, ces métaphores sont bien de chez nous.

Tous les Franco-Ontariens évoluent dans cet amalgame imperceptible à l'œil ou à l'oreille. Comme nous parlons l'anglais sans accent, nous sommes incapables de nous reconnaître entre nous. Nous avons tous eu des voisins de palier avec qui nous avons échangé pendant des années, en anglais, des banalités sur le temps qu'il fait ou le coût de la vie, pour nous rendre compte un beau matin que nous partageons une langue maternelle qui ne s'affiche que par sa discrétion. Les anglophones non plus n'entendent pas toujours notre différence et, très souvent, je me suis retrouvé devant

* Ce texte est dédié à Gaston Miron, poète phosphorescent, dont l'exemple a fécondé la littérature franco-ontarienne.

des Canadiens anglais qui tenaient sur les miens des propos désobligeants et qui ont eu la désagréable surprise de s'apercevoir qu'ils parlaient de moi.

La même confusion s'opère lorsque nous sommes en pays français, et l'incident que je vais vous raconter s'est produit plusieurs fois dans ma vie : je m'étais arrêté à une station-service, ici à Québec, et j'ai entendu le pompiste dire à un ami, en désignant mon véhicule immatriculé en Ontario et moi-même, « Excuse, je peux pas te parler, faut que j'aille donner du gaz à la tête carrée d'Anglais qu'y a là... » La tête carrée, c'était moi. J'ai fait semblant de ne rien comprendre. Mais le mot m'a fait sourire, et je m'en suis vengé gentiment, une fois le plein fait, en demandant au pompiste, avec mon meilleur accent québécois : « Coudonc, la rue Saint-Jean, cé-ti-loin d'icitte ? En bas de la côte ? Okay, merci ! » Il a rougi, je suis reparti.

D'autres auraient réagi avec aigreur dans les mêmes circonstances. C'est bien normal car le conditionnement minoritaire n'a pas les mêmes effets sur tous. Il y en a chez qui la socialisation linguistique suscite la honte, et qui n'ont rien de plus pressé que de se fondre dans la majorité ; ils en oublient volontairement leur langue maternelle, certains vont même jusqu'à angliciser leur nom et à détester leurs semblables. Cette honte conduit parfois à la haine de soi, et on a vu, à Québec même, l'aboutissement morbide de cet état d'âme dans l'entreprise assassine du caporal Lortie. Lequel caporal était québécois, mais j'ai reconnu chez lui la honte devenue rage commune à tant de minoritaires.

Chez d'autres, c'est la peur qui mène à l'oubli. Peur qui devient nostalgie et réintégration à la mère patrie ; on rentre au Québec, où la honte subsiste, et on consacre alors le reste de ses jours à se faire pardonner son baptistère et à montrer patte blanche, comme Jean-Éthier Blais.

D'autres encore, s'étant affranchis de la honte et de la peur, s'acharnent à s'imposer au majoritaire et à l'égaliser en toutes choses. Ceux-là aussi parlent l'anglais sans accent, mais ils prennent soin d'affirmer énergiquement leur francitude et ils y mettent parfois un zèle qui ferait pâlir d'envie le docteur Camille Laurin lui-même. Je n'oublie jamais de saluer ces Franco-Ontariens-là.

Ce conditionnement minoritaire a beaucoup compté chez moi dans le façonnement de l'homme et de l'écrivain. J'ai eu moi aussi le choix entre la fusion anglophone et le retour au giron francophone, j'ai eu honte et j'ai eu peur, et j'ai résolu, lorsque je me suis fait écrivain, de m'installer avec calme entre ces deux effacements. Décision qui tient au fait que j'ai subi deux fois la brûlure de l'exclusion.

Je me rappelle ici Gabrielle Roy, à qui on a fait sentir très tôt qu'elle appartenait à une race inférieure. Relisez *La détresse et l'enchantement* (Roy, 1984). Dans mon cas, il s'agissait d'une double infériorité. Moi aussi je me suis fait dire en anglais qu'on ne voudrait jamais de moi et que je ne serais toujours qu'un immigrant gênant malgré ma naissance.

Mais j'ai vécu la même chose au Québec, surtout au sein de la bourgeoisie intellectuelle, curieusement, c'est-à-dire chez ces personnes qui sont justement les mieux pourvues pour contrer le préjugé, et qui, au contraire, le pratiquent avec fougue. Oui, les Québécois qu'on dit ordinaires sont prompts à serrer la main du Franco-Ontarien, en qui ils reconnaissent un parent éloigné, alors qu'il se trouve plusieurs universitaires pour lui tourner le dos avec mépris. Je sais pourquoi. Dans notre culture, on survalorise le bien-parler, signe d'instruction et de distinction, et qui possède sa langue est assurément intelligent, a fait de bonnes études, vient d'une bonne famille : les gens bien parlent bien. Dans cette adéquation sociolinguistique, le Franco-Ontarien ou l'Acadien, avec son français hésitant et son accent étranger, est infréquentable, « pas assez bien pour nous ». Amalgame odieux parce que c'est encore un riche qui se moque des habits du pauvre. Lorsque le politique intervient, il n'en faut pas beaucoup pour nous considérer comme des traîtres ou des collaborateurs. Je n'ai pas besoin d'évoquer ici les amabilités d'Yves Beauchemin ou de Pierre Falardeau. Ne vous en excusez surtout pas à leur place, vous n'y êtes pour rien et je n'en veux à personne : c'est l'étrange vérité de l'histoire intellectuelle du Québec, où les antisémites sont moins des ouvrières que des notaires.

J'ai eu la chance de grandir dans un village cosmopolite, Ottawa, milieu pluriculturel et francophone. Très tôt, le français s'est

imposé chez nous comme langue maternelle et paternelle. Pour ma mère, langue d'enracinement et de résistance ; pour mon père, langue d'ouverture sur le monde et la pensée, Yourcenar, Camus, Saint-Denys Garneau. Puis j'ai voyagé, et, refusant de mendier à des portes closes, j'en ai ouvert une autre : je me suis germanisé pendant un temps et j'ai ainsi découvert Kafka, qui m'a rendu de fiers services.

Ma condition minoritaire ne m'a pas appauvri, elle m'a enrichi. Voyant très tôt que mon identité n'était pas écrite sur mon visage, je n'ai pas éprouvé la douleur de l'amputation, au contraire, j'en ai ressenti une allégresse, une légèreté qui a agi comme un solvant sur les frontières. Dans cette liberté de mouvement, voguant d'une épiphanie à l'autre, j'ai trouvé une agileté et une force que je ne me connaissais pas. Quelques convictions aussi, qui inspirent mes livres.

D'abord le respect de l'altérité. Mon ami Jean s'appelle John aujourd'hui ; je comprends son choix, je le respecte. Mon ami Jeanne s'est faite québécoise et âpre souverainiste ; je comprends son choix, je le respecte. Je n'y vois pas de lâchetés, rien que des volontés, et je leur demande seulement en contrepartie de respecter la mienne. Voilà comment je me suis initié à l'humanisme et que j'ai compris, après Montesquieu, que je suis nécessairement homme et Franco-Ontarien par hasard. Mes personnages préférés, dans mes livres, sont des hommes et des femmes qui ne connaissent que des asservissements passagers.

Ayant appris à valoriser ce qui me rend distinct, mais jamais au détriment d'autrui, j'ai laissé croître en moi l'instinct nécessaire de la relativité des valeurs. Par exemple, la langue française, à laquelle je suis profondément attaché, mais qui est une valeur accessoire et non primordiale comme la justice ou la liberté (je cite ici Julien Benda). Moi-même j'ai oublié la langue de mes ancêtres, qui parlaient breton, et je trouve naturels les métissages qui fortifient. J'ai jugulé ainsi mon insécurité et j'ai appris la confiance ; s'est alors dissipée chez moi cette vision eschatologique qui fait craindre la fin de l'espèce et privilégier des moyens douteux pour la conserver. C'est pourquoi je reste encore aujourd'hui sourd à l'appel de la race.

Francophone donc, mais résolument pluriel, comme mes personnages et mes propres enfants. (Tenez, une anecdote. Un de

mes fils, qui avait cinq ans dans le temps, est rentré de l'école un jour en me disant : « Papa, il y a un gars dans ma classe qui dit que le père Noël existe pas. Je lui demande : Qui t'a dit ça ? Il me répond : C'est Mohammed. » Celui qui m'a appris la même vérité s'appelait Pete Lavergne. Je lui ai pardonné moi aussi...)

De cette relativité est née une distance salutaire par rapport au langage. Au langage, pas à la langue. Ici, c'est Kafka qui est venu à ma rescousse, lui qui parlait l'allemand de l'empire austro-hongrois, langue désincarnée et éloignée de ses racines. Cette aliénation l'a conduit à s'interroger sur la mécanique de la parole, d'où ses histoires fascinantes où le mot est toujours pris au pied de la lettre. Et ce faisant, Kafka est parvenu à une pureté d'expression dont le seul équivalent connu avant lui est nul autre que Goethe.

Même éveil chez moi, aboutissement cependant plus modeste. Je me suis rendu compte très tôt que ma vraie langue est le créole boréal, ce parler qui est si utile lorsqu'on a affaire au garage. Il m'a donc fallu partir à la conquête du français, la langue d'expression littéraire que j'avais choisie parce que je ne pouvais pas faire autrement, et je l'ai réappris comme on apprend une langue étrangère. En me l'appropriant, j'ai acquis une vraie conscience du langage qui me fait aimer les mots de mon pays et refuser la facticité, les lieux communs. Ainsi, je ne mets jamais les mots de ma patrie entre guillemets, ayant compris, grâce à Jean Genet, que, lorsqu'on met les mots entre guillemets, on les empêche d'entrer dans la langue.

C'est peut-être pour ça que je ne suis pas tombé dans le piège où s'engouffrent certains de mes collègues, qui ne savent plus où commence l'écrit et où s'arrête le parler. Relisez Victor Lévy-Beaulieu pour vous en convaincre. Chez lui, les cultivateurs parlent tantôt comme des notaires, tantôt comme des poètes ; chez moi, les cultivateurs parlent cultivateur. J'ai pu aussi éviter le néocolonialisme contemporain qui mène à l'adulation du mot rare et au copiage de dictionnaire. Très peu pour moi cette nouvelle préciosité ridicule qui fait tant de romans biodégradables. L'aliénation langagière m'a permis de déboucher sur l'authenticité du langage, et c'est pourquoi mes livres en racontent la quête incessante.

Cela n'a pas été sans mal, vous vous en doutez bien. Et j'ai connu une phase d'obsession identitaire où j'étais pressé de prouver que j'existais. J'écrivais donc des histoires franco-ontariennes, je racontais mon pays. Ce ne sont pas mes meilleurs livres, mais pour rien au monde je ne les renierais puisqu'ils sont là et qu'ils méritent encore l'indulgence qu'on prête au débutant. J'appelle aujourd'hui cette phase l'époque de mon service littéraire, et je ressemblais à ces écrivains québécois d'hier et d'aujourd'hui qui s'occupaient à démentir le Rapport Durham. Une motivation noble, me direz-vous, mais stérile, car il n'en sort que des auteurs d'un seul livre, de quoi faire le bonheur des collectionneurs et des archivistes. Je le pense depuis longtemps : ces ouvrages nés des idéologies meurent avec elles. Je trouve aussi cette attitude dangereuse parce qu'elle donne naissance à un discours unanimiste et rétif à l'esthétique.

C'est un stade nécessaire, c'est vrai, mais un stade est fait pour être dépassé. M'étant sorti de l'ombre du Rapport Durham, je suis devenu un véritable écrivain, qui écrit pour le seul plaisir de l'auteur et du lecteur. Je ne suis plus qu'un écrivain, d'origine franco-ontarienne assurément, mais un écrivain. J'en ai retenu que l'expression « écrivain engagé » est un vilain pléonisme et qu'il faut de toute urgence liquider la succession Durham si l'on veut parvenir à la vérité de l'art.

Une fois ces certitudes acquises, une fois ces livres écrits, il faut cependant composer avec des vérités troublantes. Entre autres choses, le fait que les premiers lecteurs dont je rêvais ne peuvent plus me lire. Ils ont oublié notre langue, ou alors il leur est difficile de me lire. Bon nombre de mes amis d'enfance n'ont appris que j'écrivais que lorsque j'ai été traduit en anglais ; les journaux, la radio et la télévision ne leur parlent qu'en anglais. Ils ont cessé de se nourrir aux mêmes sources que moi, et il est même arrivé à certains de me lire en anglais, pour ne découvrir que plus tard qu'il s'agissait de traductions du français. J'ai d'ailleurs rencontré un lecteur un jour qui m'a confié, avec une certaine gêne, qu'il lui était impossible de me lire en français sans m'avoir lu au préalable en anglais. C'est la vérité, c'est comme ça chez nous, mais cela ne me dérange pas beaucoup puisque, de plus en plus, j'écris pour tout le monde. Et cette réalité n'exclut pas des rencontres inespérées : ainsi,

je reçois parfois des lettres de lecteurs franco-ontariens qui me disent qu'ils n'ont plus honte, qu'ils n'ont plus peur, qu'ils se sentent moins aliénés et se reconnaissent désormais un passé et un avenir.

Moi-même je n'ai plus honte, je n'ai plus peur, j'ai apprivoisé l'aliénation, et surtout, je ne redoute plus la mort. Dans ma conscience relativisée de toutes choses, j'ai la certitude que l'assimilation est moins une mort qu'une mutation. Il y a des cultures sans langue : qu'il suffise de penser à Kerouac, à l'Irlande qui a enrichi la langue anglaise sans jamais se renier. Mon souvenir se transformera peut-être, mais ne s'éteindra jamais. Je le sais.

Il y a autre chose. Étant né de l'autre côté du miroir, j'ai subi des influences que je ne soupçonnais pas. Un jour, je me suis retourné et j'ai lu mes compatriotes de langue anglaise, dont certains que j'ai traduits. J'ai vu alors à quel point certains de leurs thèmes m'habitaient. Comme disait Bachelard, « tu crois rêver, pourtant, tu te souviens ». Je n'en ai pas été étonné, j'ai seulement mieux compris comment j'avais pu plaire ou déplaire aux uns ou aux autres. Ainsi, j'ai su mieux accepter mon métissage et admettre ma qualité de Cajun de la neige.

Voilà ma situation. On me demande parfois si j'ai à m'en plaindre et si je trouve pénible d'être un îlot francophone dans un océan anglophone. Cette image me peine : parce qu'elle est fausse, parce qu'elle est dénuée de sens comme tous les lieux communs, et parce que le Roumain Nicolae Ceausescu invoquait toujours son île latine dans sa mer slave pour motiver sa dictature de fou. Toujours en citant Julien Benda, je récusé cette exaltation du distinct, porteuse d'arbitraire et d'injustice.

Non, je ne vis pas sur un îlot, sur une banquise plutôt. Je circule en marge du continent, sans frontières ; je flotte mais ne sombre pas, comme on dit à la Sorbonne. Dans ma précarité viagère, je me suis découvert des forces inattendues, d'où mon allégresse qui peut paraître incompréhensible à certains, à qui je dis qu'il n'y a rien comme vivre sur une banquise pour apprendre à nager. Je m'y suis fait une vie, et dans la chaleur qui s'exhale de moi, je me suis bâti une maison, j'ai même fait un jardin. Pour passer le temps, j'écris des histoires ou je lis celles des autres ; je capte des

signaux de la terre ferme et j'émet les miens. Parfois, j'aborde le continent où je me fais de nouveaux amis. Puis je repars, au gré du courant, plus riche qu'avant.

Si la compagnie des hérétiques ou des nomades ne vous déplaît pas, venez faire un tour chez nous un de ces jours. Patientez un peu si vous ne m'y trouvez pas tout de suite, je suis peut-être sorti faire des courses pour le souper. Non, ne désespérez pas, et rappelez-vous toujours que j'ai aussi la faculté de me rendre invisible.



Bibliographie

Desbiens, Patrice (1981), *L'homme invisible/The Invisible Man*, Sudbury, Prise de parole.

Poliquin, Daniel (1994), *L'écureuil noir*, Montréal, Boréal.

Roy, Gabrielle (1984), *La détresse et l'enchantement*, Montréal, Boréal Express.